

MONIQUE OU LE TRAITE DU VAIN SAVOIR

Jean-Pierre LEBRUN

(100) En 1929, Marguerite Yourcenar publie son premier roman : « *Alexis ou le traité du vain combat* ». ¹

Longue lettre de rupture d'Alexis à sa jeune femme Monique. « *patient effort pour se délivrer maille par maille, d'un geste qui dénoue plutôt qu'il ne rompt, du filet d'incertitudes et de contraintes dans lesquelles il se trouve engagé* ».

Nous nous sommes pris au jeu d'écrire ce qu'aurait pu être la réponse de Monique.

Soit « *Monique, ou le traité du vain savoir* ».

Voici un extrait de ce texte dont l'intégralité sera bientôt disponible.

(101) ... Ne croyez pas que la chose m'apparut tout de suite. Elle se fit jour insidieusement. Vous cherchez, Alexis, à vous remémorer le plus fidèlement possible les possibles qui nous menèrent à nos fiançailles. Il faut dire que nos premiers moments étaient tout entachés pour moi de la joie de ce que survenait l'événement tant attendu dans le secret de mon âme.

Enfin quelqu'un pour qui je comptais, pour qui j'existais. Mon bonheur était non celui d'aimer, ou d'être aimée, mais c'était celui d'être aimable. Vous pensez peut-être que je me contentais là de peu, mais sachez que jusque là, tout dans ma secrète existence, était à confirmer ; rien de ce que j'avais élaboré n'avait de poids encore, faute d'être reconnu par un autre qui viendrait en quelque sorte en attester la justesse.

L'attention que vous me portiez se chargeait donc de cet office. Peu importait que vous m'aimiez vraiment pour ce que j'étais, que je repère que ce que j'aimais en vous, c'était vous et non le seul fait que vous m'aimiez ; c'était là des questions de pacotilles, des élucubrations de peu d'intérêt. De toute façon, j'en étais à l'âge où les erreurs, si tant est qu'elles soient concevables, pouvaient encore se corriger. La vie, à ce moment-là était devant moi ; tout était toujours possible. Aujourd'hui, que peut-être il serait commode de me réaliser vraiment, il faut s'occuper de ces erreurs que l'on dit maladroitement de jeunesse, et le possible qu'il me reste, c'est seulement celui de pouvoir les gérer au mieux.

(102) C'est là la superbe limite que nous inflige le temps : lorsque la vie est encore à venir, nous nous contentons de la rêver, lorsqu'enfin nous assumons de la vivre, elle est souvent déjà derrière nous.

¹ Publié chez Gallimard. Aussi en collection FOLIO, n° 1041

J'étais donc dans cet état quand vous m'avez rencontrée, et si ceci ne justifie pas mon aveuglement, tout au moins puis-je ainsi vous l'expliquer, et j'espère vous le faire comprendre. Dois-je m'appesantir davantage sur ce qui dès lors ne fut plus qu'un fourvoiement réciproque. Loin qu'il y ait comme vous semblez encore le penser une victime et un bourreau, il y avait entre nous un accord tacite pour que chacun à notre tour nous soyons victime et bourreau pour l'autre. Un tel accord était parfait, eut pu l'être si une telle perfection ne nous condamnait pas à la mort, lente peut-être, mais inéluctable.

Il se peut d'ailleurs que l'on eut choisi – si tant est qu'alors l'on puisse encore parler de choix – de mener une telle mort à son terme, et il arrive souvent de rencontrer un couple, ou plutôt une collusion de deux êtres qui à la fin de leur vie, ne donnent plus d'autre visage d'eux-mêmes que la jouissance d'un haïr muet. Ils ne savent pas se passer l'un de l'autre, mais c'est parce qu'il leur manque de quoi nourrir la permanence de la haine.

Il y a une semaine environ, je m'installai dans un compartiment de chemin de fer ; j'allais de Vienne à Linz, et pour ce faire pris l'express Vienne-Munich. Lorsque je rejoignis la place que j'avais eu soin de réserver – en bordure du couloir du wagon, car ainsi pour me déplacer, je ne suis pas embarrassée d'avoir à déranger tous mes compagnons de voyage – il y avait déjà deux personnes d'un âge avancé qui occupaient les sièges, côté fenêtre. Un homme et une femme se trouvaient ainsi face à face. Ils devaient avoir une soixantaine d'années. Longtemps je dus en rester à me demander s'ils se connaissaient. Aucun lien ne semblait exister entre eux, aucune parole qui eut pu vendre la mèche, et non plus aucun regard fut-ce furtif ; chacun d'eux regardait vers l'extérieur, comme fasciné par la paysage qui défilait ; parfois ils se tournaient vers moi et me devisageaient, chacun à leur tour, comme s'ils essayaient de me (103) prendre à parti, de me faire choisir un camp. Sans le vouloir vraiment, je les observai ; j'essayai de savoir ce qui les unissait ; je crus pouvoir déduire que cet homme et cette femme avaient passé leur vie ensemble, tout au moins une grande partie. Je fondai de telles présomptions sur moult détails où ils n'étaient plus différents l'un de l'autre : le tissu de leurs vêtements, les gestes qu'ils faisaient pour tenter d'occuper le temps, la forme de leurs rides, la manière qu'ils avaient de poser leur tête contre la vitre, chacun de la même façon comme pour se reposer d'un poids immense. On aurait dit qu'il y avait entre eux un miroir invisible, qui permettait qu'ils se réajustent mutuellement. Mais en même temps, l'impression qui prenait à la gorge était celle d'une incommensurable distance. Deux univers où il n'y avait plus de commun que ce qu'il y avait de même. Il me fallut apprendre/ attendre la fin du trajet pour que se confirment mes présomptions ; tout à coup, une parole surgit entre eux, oserais-je encore dire entre elle et lui ? Bien sûr à propos de quelque chose d'utilitaire, l'heure je pense, ou alors les billets de train. Ils s'étaient parlé, mais ils ne se disaient rien. Et l'ambiance qui régnait entre nous trois avait pris le poids de la parole abolie. Sans doute j'eus pu dire, comme on le dit souvent, qu'ils n'avaient fait plus qu'un ; ce que je ne pus savoir, c'est lequel des deux ils étaient devenus.

Ainsi la mort avait fait son travail, avant même que de porter son coup fatal. Elle n'avait plus ici d'arrachement à effectuer, elle pouvait se contenter de cueillir un fruit mûr. Elle était parvenue à ce que tout s'éteigne ; il n'était plus là question de parler de mensonge à l'égard de soi-même, celui-ci était à ce point déjà consommé qu'il avait consumé comme anticipativement l'existence de chacun des partenaires.

Au début de notre mariage, Alexis de Gera, je ne fus pas directement atteinte par ce qu'ici je dénonce. Vous étiez, il faut bien le dire, très prévenant à mon égard. Vous évitiez de me heurter, vous me respectiez avec beaucoup d'indulgence/ Lorsque nous partîmes pour Méran, j'étais toute entière remplie de la reconnaissance par notre union de ma configuration intérieure.

(104) Votre état de santé précaire me préoccupait. Il me donnait l'occasion de mieux encore revêtir le rôle que je m'étais construite. Je pouvais, je devais même vous prendre en charge, vous ménager, essayer de vous protéger des rigueurs climatiques excessives, ne pas vous laisser vous fatiguer dans de trop entreprenantes randonnées. J'étais là pour vous assagir. Vous me donniez l'occasion de vous montrer ma bonté, ma bienveillance et ma tendresse. Que pouvais-je espérer de mieux ?

Je n'oserais pas dire que j'étais heureuse dans les premiers mois de notre union, tant la suite me désillusionna, et pourtant j'ai cru l'être intensément. C'est que, voyez-vous, le jour où l'on obtient de pouvoir jouer le rôle auquel l'on s'est préparé pendant plus de vingt années, il n'y a pas d'autre sentiment que la plénitude. Mais il en est ici comme dans tout ; l'on se doit pour poser un jugement final, d'attendre que le temps ait fait son œuvre. Les premières neiges sont toujours pleines de charme, mais il faut leur disparition pour savoir comment il est besoin de qualifier l'hiver.

En somme, la joie qui m'animait était des plus sincères, croyez-le bien, et ce que vous avez appelé ma vitalité n'était point mascarade ; j'étais bien, non près de vous, mais de vous voir près de moi.

Nous eûmes en effet soin – comme vous me le rappelez – de retarder l'instant où nous avons été l'un à l'autre. N'étant nullement préparée à cette épreuve, je n'eus que plus de reconnaissance à votre égard : vous étiez à même de tempérer votre instinct – je ne dirais pas votre ardeur – auprès de la femme à laquelle vous aviez droit. Ce n'est point de votre retard à me rejoindre que je vous porterai une quelconque rigueur, bien au contraire, mais je sais aujourd'hui qu'en nous protégeant ainsi des corps, nous remettions à plus tard que surgisse l'incontournable vérité.

Car c'est bien dans ce que vous perceviez comme un don maternel, que j'appréhendai que vous n'arriviez point à l'autre berge que celle où l'enfant rencontre la mère. Cela reste pour moi une évidence toute **(105)** secrète, je ne peux sans doute m'appuyer sur rien d'objectif, mais dans la façon même dont nos corps se sont rencontrés, je sus l'échec où nous conduirait la partage de nos existences. Ne croyez point que je pus aussitôt en témoigner, mais lorsque j'essaie de remonter au moment où l'insidieuse brisure se fit jour, c'est à ce sentiment confus que naquit de nos premiers émois communs – ou devrais-je dire de leur absence.

Aujourd'hui, je peux le dire, je pense qu'une femme sait lorsqu'elle se donne à un homme – autrement que par habitude, ou pour tromper l'ennui d'un soir – ce que pourra ou ne pourra pas reconnaître d'elle, celui auquel elle se livre ainsi tout entière. Dans l'étreinte des corps, une femme, si elle ne veut pas se faire sourde à la possibilité d'entendre entre les mailles du désir, sait à quelle ignorance d'elle-même, elle va être confrontée.

Ainsi, subrepticement, prit ancrage dans ces moments de conjonction de nos corps, une infinie tristesse. Je ne me rendis nullement compte de cette atteinte gangréneuse. Lorsque je m'en aperçus, il était de toute façon trop tard. Trop tard que pour donner oreille à ce que j'avais mis tant de patience à dissimuler. Il ne me restait plus que les pleurs muets, et une amertume que je m'efforçais à garder tiède. Mais ce que le fond de moi-même avait touché, s'irradiait petit à petit. La blessure, au début localisée se fit de plus en plus sensible, et ce fut bientôt tout l'espace de notre relation qui prit la tonalité d'une incommensurable douleur.

Nous n'arrêtons pas de nous mentir, nous ne pouvions plus nous regarder en face. Nous étions obligés de faire de notre amour manqué une affection estimable, de notre absence de désir, un compagnonnage affectueux. Nous nous condamnions à veiller sur les signes de l'amour faute de pouvoir entretenir sa flamme même.

Il m'arrivait souvent de m'effondrer lorsqu'un moment de solitude me le permettait. Au début, je ne savais pas ce qui m'étreignait ainsi, mais au fur et à mesure de l'écoulement du temps, je dus me rendre **(106)** à l'évidence : j'avais ignoré l'enjeu même de notre union. Je m'étais aveuglée sur l'absence de ce qui aurait dû être le plus intime de sa fibre. J'avais cru pouvoir me passer de ce qui était l'essentiel. Petit à petit, nous en arrivions à devoir prendre en considération cet aspect de nous-mêmes. Ce que nous n'étions parvenus ni l'un ni l'autre à regarder en face, nous étions en train de nous amener progressivement à le regarder ensemble. Nous espérions avoir à deux la force que nous n'avions pas eue chacun séparément. C'était faire bien peu de cas de ce pourquoi nous nous étions ainsi retrouvés. C'était méconnaître avec une naïveté étonnante l'importance de ce qui nous avait scellés.